

# Barbares - soit

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **15 (1914-1915)**

PDF erstellt am: **25.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-750218>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Große Meister, wenn aber noch unvollendet  
Entrauscht der Lyra das Lied des Jungen,  
Dass ihm vor euch verzweifelt das Haupt sinkt, das heiße,  
Barmherzig seid ihr dann, und über dem Armen  
Lässt ihr schweben ein himmlisches Bild:  
An der Vollendung ewiger Schulter gelehnt,  
Lächelt hold die Geduld, die stille Göttin,  
Und ihr freundlicher Blick  
Mildert der Schwester marmornen Ernst.  
Mutig erhebt der Jüngling das Haupt  
Und erwartet getröstet,  
Bis ihn der göttliche Kuss  
Huldreich begnadet gleich euch.



En règle générale, nous ne publions pas d'articles anonymes. Nous faisons une exception pour l'article suivant. L'auteur, un des plus nobles représentants de la tradition idéaliste de l'Allemagne, a des raisons particulières pour ne pas dire son nom. Pour plusieurs, ce nom augmenterait sans doute la valeur de ces pages; mais elles s'adressent à ceux qui savent juger la valeur du fond. Et ceux-là même qui protesteront contre certains jugements particuliers, seront d'accord avec l'idée essentielle.

LA RÉDACTION

## BARBARES — SOIT

Voltaire a dit un jour: „L'opinion gouverne le monde. C'est à vous, philosophes, de gouverner l'opinion.“

Je ne sais si les philosophes se sont trop peu souciés de gouverner l'opinion, ou si l'opinion s'est moquée d'eux. Dans tous les cas elle s'est très peu inspirée de la philosophie dans ces derniers temps, et la redoutable influence d'esprits non philosophiques sur elle nous a valu les plus tristes amertumes.

Des amis m'engagent à combattre l'opinion fâcheuse formée sur l'Allemagne par l'œuvre de certains journaux, qui méprisent parfaitement la sagesse. Je leur répondrais volontiers que, en ce moment, les peuples écrivent l'histoire avec le sang, et que cela suffit.

Cependant pour ne pas désappointer complètement ceux qui veulent bien attendre de ma plume un mot de défense pour l'Alle-

magne, je veux m'arrêter un instant sur cette accusation de barbarie, sans toutefois m'indigner particulièrement.

Historien, qui ai passé vingt ans de ma vie dans le culte de l'impartialité, j'ai l'esprit et le cœur faits à une dure religion de justice, et je n'ai pas, en ce moment tragique, la consolation d'être partial et passionné. Ceux qui ont cette consolation trouveront peut-être une incongruité dans le fait de prononcer des paroles calmes — au moins en apparence. Qu'ils me pardonnent, car l'impartialité à cette heure est une désolation de plus; qui sait si celui qui la possède, ne touche point le fond même de l'abîme, s'il ne connaît point la tristesse suprême.

Je veux donc considérer sans langage passionné le cas de l'Allemagne, qui doit défendre sa vie contre le monde entier en armes, et en même temps défendre son honneur attaqué par un habile système de calomnie. Si les auteurs, qui se sont voués à cette dernière tâche n'y réussissent pas trop bien, peut-on exiger même des ouvriers les plus rompus à l'ouvrage de ne savoir rien construire en plein tremblement de terre?

Tous les éléments avec lesquels nous étions habitués à édifier nos œuvres nous tombent des mains au milieu de secousses répétées, le tonnerre nous assourdit, les éclairs nous aveuglent, tout ce qui nous est cher est en danger. C'est un peu excusable si nous sommes faibles ou maladroits.

On aurait voulu pour l'honneur même des grands ennemis qu'ils méprisent cette guerre de vilains. Les Peaux-rouges s'amuse à bafouer leurs adversaires, les héros grecs aiment déjà à les estimer pour leur propre gloire, soit comme vaincus, soit comme vainqueurs. Les chevaliers chrétiens, au moins en principe, saluent l'ennemi avec courtoisie, et, le combat terminé, l'estime réciproque des combattants leur permet de s'agenouiller, réconciliés, devant les mêmes autels. Tâcher de dissiper les tragiques mésentendus, les opinions les plus brutalement fausses est, à cette heure un devoir que tous doivent accomplir de leur mieux.

Les événements ont voulu que le théâtre de la guerre fût riche en chefs d'œuvres qui ont subi ou subissent encore des dommages.

Les artistes, les intellectuels du monde entier s'en sont émus.

Personnellement, j'avoue que je m'en suis ému si profondément que le souvenir de cette douleur m'accompagnera jusqu'à mon dernier moment. Car je considère les chefs d'œuvres dûs à un grand amour, à un élan qu'on ne verra plus, comme le patrimoine sacré de tous les peuples, comme choses vivantes d'une vie mystérieuse, appartenant au corps mystique de l'humanité, et je considère leur destruction comme une mutilation honteuse de ce corps divin, émanation du corps mortel.

C'est pourquoi, malgré toutes les larmes que nous devons à nos héros qui meurent, je ne pense pas que les savants, les artistes, qui trouvent aussi des larmes pour les rosaces, pour les fleurons ciselés par les longs siècles patients, et détruits en un instant, puissent être critiqués comme s'arrêtant à des balivernes.

Ce qui est à critiquer, c'est qu'on ait été si prompt dans les pays ennemis et neutres à croire l'Allemand, et l'Allemand seul, coupable, qu'on l'ait aussitôt voué à l'exécration éternelle de tout être civilisé.

Mais il arrive que le malheur est regardé comme une faute, lorsqu'on ne se donne pas la peine de réfléchir. Et qui se donne la peine de réfléchir, de se rappeler, de comparer à cette heure? — Nous sommes dans ce temps malheureux en proie aux sentiments de l'âme collective, qui est toujours simpliste, et qui va à la première idée qu'on lui présente.

Pour le sentiment irréfléchi il était vraisemblable que „l'ennemi“ se jetât sur les chefs d'œuvres et les détruisît de gaieté de cœur; on l'a cru et l'on s'est indigné. Les Allemands ne sauraient au fond en vouloir à ceux qui ont suivi une pente aussi simple.

La vérité vraie est infiniment moins vraisemblable, et l'on a peine à croire aux témoins oculaires, qui assurent que les infortunés chefs d'œuvres en question ont été mis en danger par leurs propriétaires. Les Allemands se sont trouvés dans la position aussi grotesque que tragique de devoir les défendre contre ceux-ci. En partie ils y ont même réussi, non sans sacrifier des vies humaines.

Je me souviens que, peu de temps avant ces désastres, un savant allemand publiait un article très caractéristique dans un journal. Supposant que les Allemands allaient se rendre maîtres de certains monuments de l'art gothique qui menacent ruine, il conjurait le gouvernement de bien les restaurer à cette occasion

et de les rendre en bon état. Quel désespoir pour ce naïf brave homme et pour bien d'autres de son espèce! Ils foisonnent en Allemagne, ces érudits amoureux des belles choses.

Malgré ce que je viens de dire, je voudrais, n'en déplaise aux auteurs allemands qui ont déjà recusé l'accusation de barbarie, ou qui s'en sont pour ainsi dire excusés, je voudrais assez tranquillement accepter cette dénomination, car le mot barbare a plusieurs sens étymologiques. Dans certain sens l'Allemand peut très bien admettre qu'il mérite le nom de barbare.

Ce mot a une histoire, et comme tous les mots importants, il a beaucoup changé de signification au cours des siècles. Au sens grec, il signifiait tout d'abord non pas un homme inculte et prêt à commettre des sauvageries de tout genre, il signifiait simplement étranger, autre que nous, homme qui s'habille, qui mange et boit d'une façon différente, qui a d'autres dieux particuliers. Il signifiait surtout quelqu'un dont on n'a pas besoin, qui n'a qu'à rester chez lui, tandis que nous restons chez nous.

Plein de ce sentiment, Platon souhaitait que le citoyen de sa cité ne voyageât point avant d'avoir quarante ans, afin de ne pas trop subir la contagion de mœurs barbares, c'est-à-dire différentes, ce qui aurait compromis la subtile œuvre grecque.

Dans les temps réputés modernes et très avancés on paraissait s'éloigner beaucoup de cette première conception. On se distinguait très peu les uns des autres. Jusqu'à la monotonie, jusqu'à l'ennui; on s'habillait, on vivait de la même façon; on lisait et écrivait à peu près la même chose, et l'on se prosternait devant la même idole, le veau d'or.

Cependant, malgré cette uniformité apparente, la haine nationale, beaucoup plus déraisonnable encore que la haine religieuse, a pu s'étendre.

Malgré cette uniformité apparente, l'Allemand est en effet un barbare au sens grec du mot aux yeux de ses voisins, un étranger qu'on ne comprend pas, qu'on a le parti-pris de ne pas vouloir comprendre, et dont les autres nations voudraient se passer.

Seulement, le pourront-elles? — Pas plus que l'Allemagne ne saurait se passer des autres nations. Quel peuple aujourd'hui pourrait s'enfermer dans l'étroite cité de Platon?

Les Romains modifièrent le grec „βαρβαρος“ mais sans lui

prêter une signification blessante. Ils donnèrent à ce mot le sens d'une certaine grandeur fruste. Il signifia „race indomptable“, héroïque vigueur, dont bientôt les Romains ne surent plus se passer pour défendre leur empire en décadence contre le danger des races mongoles, toutes voisines encore de l'animalité, absolument dépourvues de ce haut sens moral, que Tacite admirait chez les anciens Germains. Rome décadente reconnut qu'on a les barbares qu'on mérite. Ces „grands barbares blancs“ dont parle Verlaine dans son sonnet sur la décadence, durent dépenser, mais aussi renouveler le sang appauvri des premiers siècles de notre ère. Certains d'entre eux tentèrent de sauver des restes de civilisation qui s'embourbaient lentement.

Dans le sens de Tacite je pense que l'Allemagne moderne renferme en effet encore beaucoup de barbares. On la voyait comme tout le monde occupée à ses affaires, à ses plaisirs conventionnels. Elle s'est manifestée, à l'heure du suprême danger, d'une grandeur âpre et sombre, pleine de vertus antiques ou barbares, comme vous voulez, de vertus d'un autre temps. On pourrait citer des traits étonnants, témoin la plaisanterie sublime du soldat auquel on amputa les deux jambes et qui l'écrivait aux siens de cette façon : „Voici quelque temps que je n'ai plus de nouvelles de mes deux jambes. J'espère qu'elles se portent bien.“ Les paysans des hautes Alpes, des géants qui prennent plaisir à faire jouer leurs muscles et qui ont l'habitude de s'assommer entre eux les dimanches, pour les beaux yeux de leurs belles, font tranquillement des prouesses dignes d'être chantées par quelque barde sur une lyre de bois. Ils méprisent les armes modernes, s'en débarrassent le plus volontiers pour un assaut primitif à bras le corps. Les pêcheurs de la mer du Nord, habitués à se battre avec elle, sont aussi durs que leurs lointains ancêtres. Une femme voyant partir son gaillard de mari manifestait de la pitié pour l'ennemi ; „lorsqu'il tape, il tape fort, mon mari“, disait-elle avec un naïf orgueil.

L'Allemagne renferme dans son sein les échantillons les plus divers de la race humaine ; les vicissitudes de son histoire, les accidents de sa position géographique ont engendré une immense diversité de types ; c'est probablement le peuple le plus différencié qui existe.

A côté des authentiques et très intéressants barbares que je



viens de citer, combat le jeune gars, doux comme un berger d'Arcadie, qui ne rêve que ses fleurs et ses moutons, et l'étudiant au front de grand penseur. Généraliser est d'ailleurs toujours un enfantillage, car nous savons parfaitement que dans chaque village, dans chaque famille les individus, même avec ressemblance générale, ne peuvent être compris sous le même adjectif sans graves erreurs.

J'admets cependant que si les Allemands ne sont pas tous barbares, ils ont certainement parmi eux des barbares dans le sens grec, dans le sens romain, et malheureusement même dans le sens moderne du mot, dans le sens d'inculte et capable de mauvaises actions. Il y a partout (l'histoire de la criminalité le démontre) des individus pathologiques, prêts à devenir des fous dangereux. En cas de guerre, ces individus, n'importe à quelle nation ils appartiennent, commettront des horreurs, dès qu'ils en trouvent moyen. J'aime à croire que, grâce à la forte discipline, les Allemands pathologiques seront plus contenus que les autres. Mais bien que la discipline plus relâchée des nations ennemies ait permis, à ce qu'il paraît, bien des choses tristes aux méchants fous, à leurs barbares respectifs, rien ne serait plus injuste que de généraliser les mœurs de ces criminels et flétrir ces nations entières. Le peuple russe est bon, doux naturellement, malgré les férocités des hordes mongoles. Son Tolstoi a assez témoigné de juste horreur pour la guerre. St. Vincent de Paul était français et bien des Français ont suivi sa trace. Les méfaits des apaches de différentes époques ne diminueront en rien cette gloire.

Il faut rendre cette justice même aux ennemis les moins populaires, aux Anglais. Ils n'ont pas produit seulement des personnages perfides et mesquins comme les hommes à présent au pouvoir, pas seulement des sauvagesses comme les suffragettes, exemple éclatant de barbarie moderne, s'il en fut jamais! mais aussi les plus délicats poètes, les plus nobles philanthropes des deux sexes.

Les horreurs commises, les sacrilèges que nous devons tous également pleurer, ne sont que les symptômes les plus dégoûtants de la fièvre dans laquelle se débat actuellement toute l'humanité. Les peuples agités par une mystérieuse et implacable maladie psychique se dressent furieux contre des fantômes, prennent leurs vrais amis pour leurs ennemis, leurs ennemis pour leurs amis, battent de la tête contre le mur et rien ne semble pouvoir les

empêcher de se détruire par leur propre force de folie. Quel médecin, quel Messie aura raison de ce délire, calmera les hommes qui se blessent si effroyablement? Où est le Christ qui sache délivrer ces possédés de leurs démons, aussi absurdes que terribles, et les bannisse dans le corps d'animaux immondes pour les précipiter dans la mer! Qui exaucera les prières du peuple international des braves gens, tous également malheureux, impuissants, atterrés, qui sanglotent du fond de leur abîme de misère?

Une consolation est-elle permise à l'historien, depuis longtemps courbé et attentif au bord du grand fleuve du passé, écoutant sa longue mélodie tragique?

Je veux avoir le courage de l'affirmer.

Le passé enseigne que tout d'abord deux hommes pouvaient à peine vivre d'accord. Caïn assassine Abel pour un peu de fumée comme aujourd'hui les peuples — ces frères ennemis — se massacrent pour la fumée de vaine gloire, de préjugés, de superstitions qui supportent mal l'examen sensé, et sacrifient pour cette fumée les biens les plus réels. Le passé montre les clans en lutte incessante, les villages entre eux, les villes entre elles, les seigneurs, les petits princes entre eux dans une discorde sans fin. A présent tout cela est fini, ce sont les grands empires qui luttent, les nations au lieu des familles. *La guerre n'est plus une chose naturelle, mais un cauchemar fantastique.* On conçoit la haine d'un citoyen de la Florence ancienne contre celui de Pise ou de Sienne; la haine entre un paysan russe et un étudiant allemand, un boy anglais et un petit rentier français n'a pas la moindre raison d'être et de persister; il n'y a aucun véritable rapport entre eux, et leur antipathie est un produit artificiel, qui doit disparaître comme tout artifice. Nos petits-enfants s'en étonneront. Viendra le temps où une guerre entre la France et l'Allemagne paraîtra aussi impossible et absurde que paraîtrait actuellement une guerre entre Pise et Florence.

Des poètes estimés un peu fous ont commencé par rêver des choses, qui ont été parfaitement réalisées. Ce qui paraissait un songe creux à beaucoup de générations est devenu réalité. L'Italie a fait son unité, l'Allemagne a fait son unité. L'Europe fera la sienne qui embrassera tout ce qui mérite le nom d'Européen, à l'exclusion des hommes de race blanche qui seraient capables de vendre leurs frères.



La race blanche s'unira, menacée par l'ennemi commun, par les autres races longtemps assujetties et méprisées, qui ne demandent pas mieux que de profiter des néfastes querelles de famille dans lesquelles l'Angleterre a eu l'imprudence insensée de les entraîner.

L'Europe fera son unité, car elle ne pourra faire autrement. Elle saura employer ce qu'elle possède d'utilement barbare, de jeune et de vigoureux pour la bâtir solidement et détruire ce qu'il y a d'inutilement barbare, d'atavique férocité au sein de ses peuples.

Chers amis et chers ennemis, s'il est permis de s'exprimer ainsi, chers ennemis que je suis loin de mésestimer et que je voudrais bientôt gravement saluer comme amis, préparez-vous à l'unité suprême. Voyez ce travail mystérieux et auguste qui se fait au milieu de convulsions, de hoquets d'angoisse et de cris de douleur. C'est un travail d'enfantement. C'est la gestation douloureuse et mortellement dangereuse d'un superbe avenir. L'enfant qui doit naître, qui naîtra grâce à tous nos efforts, sera l'unité de toute notre race. L'Europe doit enfanter ce prodige ou mourir.

UN BARBARE ALLEMAND



## DER EUROPÄISCHE KRIEG

### XI.

#### IM WELSCHLAND

Mittwoch, den 21. Oktober. Auf einem Hügel, dicht am Genfersee, steht das alte Haus umgeben von Garten, Wiesen und Rebland. Der Horizont dehnt sich von der dunklen Kuppe des Salève im Westen, über die Savoyerberge, bis zur weißen Spitze des Oldenhorns im Osten. Auf dem See fliehen die lateinischen, dreieckigen Segel dahin. Die Wellen plätschern am Strande, wo die Pappeln Wache stehen. Das Rebland, das vor kurzem vom Lachen der Winzerinnen ertönte, steigt in purpurner Farbe steil hinan, bis zur Terrasse, wo die letzten Rosen ausduften. Die Steineiche dort und jene Schilfe am Ziehbrunnen, sie flüstern Erinnerungen vom römischen Tiber, an dessen Strand sie die ersten Wurzeln fassten. Die Mandel- und Feigenbäume tragen reife Früchte; auf der Laube, unter dem Bernerdache, häuft sich in den Körben die rot und